

# La notion de déconstruction

Alain Mallet

1<sup>ère</sup> partie, 5 mars 2019

## Introduction

On pourrait reprendre l'affirmation (Mag. Litt., mars 1991) selon laquelle nous pourrions qualifier les temps présents comme l'âge de la déconstruction, comme on a pu dire du XVIII<sup>e</sup>/siècle qu'il avait été l'âge de la critique.

Ce terme ne concerne pas seulement la philosophie, il est utilisé par les journalistes (Lib. 9jv. 2019 : « ... déconstruire l'état de droit », 28fv. 2019 : « ...déconstruction du projet européen »).

« Déconstruire » dans ces emplois signifie « s'attaquer à », « violer », « détruire ». Cela correspond-il à l'usage philosophique du terme ? Quel est le sens de l'extension de ce supposé concept ? Est-ce l'opinion éclairée qui s'imprègne de philosophie ou est-ce la philosophie qui se confond avec l'opinion ? La déconstruction se présente comme un « fait » philosophique, certain philosophes se réclament de cette pratique et un « fait » culturel, on déconstruit. Parle-t-on de la même chose.

Michel Foucault a pu écrire à propos de Gilles Deleuze, souvent rangé parmi les praticiens de la déconstruction qu'« un jour peut-être le siècle sera deleuzien » (Critique, n° 282, 1970). Faut-il y voir une promesse, une espérance ou une menace ?

On peut commencer par comparer les deux démarches, la critique et la déconstruction.

- La « critique » au XVIII<sup>e</sup>/siècle consiste à s'interroger sur la légitimité des instances qui font autorité du point de vue de la connaissance (raison, sensibilité...), du droit (religion, individu, peuple...), moral (religions, coutumes, sentiment, raison...). La critique invalide les autorités traditionnelles (hétéronomie) au nom d'une autorité tenue pour indiscutable (autonomie) : la raison humaine plutôt que la volonté divine

(ou celle de ses représentants), la volonté individuelle, générale, plutôt que celle du monarque.

- La « déconstruction » est le passage à la limite de ce mouvement critique, en ce sens que sont soumises à la critique les autorités mêmes au nom de quoi s'était effectuée la critique antérieure.

« Critique » et « déconstruction » acceptent la distinction « nature /histoire », mais la critique vise à retrouver une nature intacte sous les dépôts de l'histoire (cf. Glaucus), tandis que la « déconstruction » récuse la pertinence du premier terme ainsi que celle des termes voisins. La « déconstruction » est ainsi critique de l'« essentialisme » et de la notion d'« identité ». Ce que l'on observe notamment dans les écrits consacrés aux « gender studies » (Judith Butler, Teresa de Lauretis, Marie-Hélène Bourcier, Béatriz Preciado, Dorra Haraway...).

Si la « déconstruction » se comprend par rapport à la « critique », son sens se précise si l'on examine la place qu'elle a prise dans le champ culturel, universitaire américain sous le nom de « French Theory ».

### **I – Tentative de définition**

On va lire la *Lettre à un ami japonais*, de Jacques Derrida écrite en 1985. Le point de départ est celui de la possibilité de traduire « déconstruction » en japonais. Selon J.D. cette question repose déjà sur un présupposé, celui selon lequel le mot « déconstruction » serait adéquat, en français, à quelque signification claire et univoque. « Il y a déjà, dans « ma » langue, un sombre problème de traduction, entre ce qu'on peut viser, ici ou là, sous ce mot, et l'usage même, la ressource de ce mot ».--> Il faudrait être sûr qu'on peut traduire « déconstruction » en français, si l'on entend ici « traduire » comme « définir ».

J.D. souligne son étonnement à propos de l'attention portée à ce terme. « Quand j'ai choisi ce mot... je ne pensais pas qu'on lui reconnaîtrait un rôle si central dans le discours qui m'intéressais alors ».--> Tout se passe comme si l'histoire de la fortune de ce mot dépassait le travail de Derrida !

Celui-ci souligne qu'il s'agissait pour lui de traduire deux mots présents chez Heidegger, « Destruktion » (fr. « destruction »), et « Abbau » (fr. « démontage », « décomposition »...).

Mais le terme français « destruction » lui semble inadéquat ; il évoque l'idée de « démolition » qui convient mieux à la démarche de Nietzsche qu'à celle de Heidegger ou à la sienne.

➔ « Déconstruction » se comprend par « différance » d'avec la « démolition » nietzschéenne et la « Destruktion » heideggerienne.

➔ Première définition négative, ce que la déconstruction n'est pas.

Jacques Derrida souligne d'ailleurs cette parenté avec les démarches négatives, comme celle de la théologie négative :

« J'ai dû... écarter finalement tous les concepts philosophiques de la tradition, tout en réaffirmant la nécessité de recourir à eux, au moins sous rature. On a donc dit, précipitamment, que c'était une sorte de théologie négative (ce qui n'était ni vrai ni faux mais je laisse ici ce débat) ».

N.B. : à noter le recours aux guillemets, aux ratures, aux parenthèses.

Jacques Derrida continue dans sa tentative de (ne pas) « définir » le concept de déconstruction en disant qu'elle n'est ni une analyse (elle n'est pas régression vers un élément simple), ni une critique, ni une méthode (elle n'est pas une « méthodologie de la lecture et de l'interprétation » → allusion à ce qui se fait parfois sous ce terme), ni un acte (« la déconstruction a lieu... ça se déconstruit »), ni une opération.

Il poursuit en affirmant la difficulté à définir, à traduire ce mot pour la raison que les termes servant à cette opération sont eux-mêmes déconstructibles. Il précise que cela vaut pour le « mot », d'où la proposition :

« Toute phrase du type « la déconstruction est X » ou « la déconstruction n'est pas X » manque a priori de pertinence, disons qu'elle est au moins fausse ».

Et pour finir :

« Ce que la déconstruction n'est pas ? mais tout ! Qu'est-ce que la déconstruction ? mais rien ! ».

Quelle conclusion tirer de cette Lettre ?

- Soit on y lit une auto-caricature de Derrida, un texte humoristique.
- Soit un exemple, plutôt qu'une définition, de la démarche déconstructive, qui consisterait à utiliser certaines des ressources du langage (négation, guillemets, ratures...) pour diriger l'attention sur l'indocilité du langage. Nous ne faisons pas des mots ce que l'on veut et cette indocilité est d'autant plus puissante qu'elle se fait habituellement à notre insu.

La déconstruction nous inviterait à nous demander ce que parler veut dire.

Dans la mesure où Derrida fait allusion à Heidegger, à Nietzsche, et à la pratique de la déconstruction aux Etats-Unis, il convient de préciser le sens de ces allusions.

## **II- « Provenances » de la déconstruction : Nietzsche, Heidegger**

Il y aurait sans doute d'autres « provenances » possibles, mais on a retenu celles-là dans la mesure où ce sont les deux auxquelles Derrida fait allusion.

### **- a) Heidegger**

La démarche de Heidegger se rapproche de la démarche « herméneutique ».

(Parenthèse explicative à propos du terme « herméneutique » : Une grande partie des œuvres, des textes, des récits produits par l'humanité, ne sont pas des œuvres conceptuelles, mais symboliques.

Le symbole « donne à penser » (Paul Ricoeur, 1913-2005). C'est ainsi qu'on peut comprendre certains fragments d'Héraclite :

-« Le maître, dont l'oracle est à Delphes, ne révèle pas, ne cache pas. Il donne signe » (fg. 100).

-« L'Un, le seul Sage, ne souffre pas et souffre d'apparaître en l'accueil du nom vivifiant de Zeus » (fg.33).

→ deux manières de considérer ce genre de propos :

-1) ce sont des paroles dépourvues de sens, qui évoquent des réalités imaginaires, qui relèvent de la superstition. Les mythes, les récits religieux sont non-rationnels. La pensée conceptuelle, rationnelle a pour vocation de remplacer cette manière infantile de penser. La pensée symbolique correspond à un âge primitif de la raison.

-2) l'attitude herméneutique consiste à affirmer que concept et symbole sont deux modalités expressives de la raison : le symbole est riche en sens mais confus, le concept est rigoureux mais pauvre en sens.

Cela vaut notamment pour les textes poétiques, les œuvres d'art. Ce qui fait la valeur d'un poème, c'est qu'il évoque sans que le sens soit épuisé par une explication (d'où la pauvreté artistique d'un film, d'un roman « à thèse »).

L'interprétation d'un récit mythologique, d'un poème, d'une œuvre d'art relève d'une démarche herméneutique lorsqu'on essaie de mettre en évidence leur richesse signifiante, dont l'explication ne peut pas faire le tour.

Présumé : il y a un sens originaire à ces productions, même si ce sens est inatteignable. Les déconstructeurs parlent de « grand signifié ».)

D'une manière très schématique, on peut dire que Heidegger examine la tradition philosophique, précisément sous sa forme métaphysique.

Quel est l'objet de la métaphysique, l'« Etre » ou l'« Etant suprême » (Dieu, ou le divin), l'ontologie ou la théologie ?

Tout se passe comme si la tradition métaphysique avait contribué à effacer cette distinction, à entretenir la confusion « Etre »/ « Etant suprême ». Si bien qu'en se présentant comme science de l'Etre, ontologie, alors qu'elle était science de l'Etant suprême (théologie), elle entretient l'oubli de la question de l'Etre.

→ La métaphysique est ontothéologie, est cela dès le commencement, réserve faite, dans une certaine mesure, des Présocratiques.

« L'histoire de la pensée occidentale ne commence pas par ceci, qu'elle pense ce qui donne le plus à penser, mais par ceci, qu'elle le laisse dans l'oubli. La pensée occidentale commence donc par une négligence, sinon même par une défaillance » (Qu'appelle-t-on penser ?).

D'où la démarche en un sens « déconstructionniste » de Heidegger :

L'histoire de la métaphysique est une construction qui a la signification d'une négligence, d'un oubli.

Cet oubli (« lethè ») est d'autant plus prégnant qu'il concerne l'idée même de vérité (« alétheia ») :

Dans la Grèce archaïque, la vérité (aletheia) est le mouvement par lequel l'Être se livre à la pensée qui reçoit sa venue. Cette conception de la vérité se rencontre chez les Présocratiques, chez certains poètes (Hölderlin), chez certains artistes ; elle a été supplantée par une autre conception de la vérité, la vérité comme évidence (Descartes). La vérité devient l'évidence qui résulte de l'activité, « saisie », du sujet pensant et jugeant. La vérité apparaît alors dans le concept. Or :

« La pensée n'est pas « saisie » conceptuelle. Dans l'aube profonde du déploiement de son être, la pensée ne connaît pas le concept » (Id. p. 104).

➔ C'est la conception de la vérité comme « saisie » conceptuelle qui fait obstacle à la réception de la vérité comme « alethia ».

C'est pourquoi la démarche de Heidegger relève de la déconstruction : l'histoire de la métaphysique est celle de l'entretien actif, de la « construction » de l'« oubli » de l'Être. La « pensée de l'Être » devrait être celle de la dé-construction.

Ce qui requiert quelques présupposés :

-1) Si la vérité est « aletheia », il ne dépend pas, du moins pour l'essentiel, de nous d'être dans la vérité. C'est précisément la volonté de connaître, conçu comme « saisie » conceptuelle qui nous en éloigne.

-2) si l'histoire de la philosophie est cette histoire de l'oubli de l'Être, ce n'est pas uniquement, ni même principalement, le fait des hommes ; mais cela tient au fait que « l'Être se retire ».

-« l'homme n'a pas véritablement le pouvoir de penser, aussi longtemps que ce qui demande à être pensé se retire... ce qui donne à penser... n'est en aucune façon institué par nous » (*Qu'appelle-t-on penser ?*).

-« L'émergence hors-du-secret aime à s'envelopper du secret », « La nature aime à se cacher » (autre traduction de : Héraclite, fg. 130).

Mais

Si l'Être est ainsi « hors d'atteinte » (dans tous les sens du terme), il n'empêche que l'Être est là, et plus précisément selon la modalité du « retrait » qui correspond à son expression en terme d'« Etant ». Cela a pour conséquence qu'on n'a pas affaire, avec la métaphysique ontothéologique, à une « erreur » qu'il s'agirait de corriger et de remplacer par une formule « vraie ». D'où la « déconstruction » qui montre comment s'effectue ce processus de « retrait » dans la métaphysique.

La déconstruction heideggerienne suppose donc l'existence d'un sens originaire, même si tous les mots, « la Littérature » selon Heidegger, sont inadéquats à le dire, en même temps qu'ils sont nécessaires ; Le plus pur des penseurs, Socrate, ne figure pas parmi les plus grands (Platon, Aristote... Nietzsche...), L'impureté est partie constituante de la grandeur de la pensée.

D'une certaine façon, la démarche de Heidegger s'apparente à celle de la théologie négative, à cela près que l'« Être » occupe la place occupée par Dieu dans cette théologie.

Et l'on a vu que sur ce point la démarche de Derrida rejoint celle de Heidegger.

Toute autre est la démarche de Nietzsche, dont la « déconstruction » s'apparente, parfois à une tentative de « démolition » (« philosopher à coup de marteau »).